

bre, que par l'ombre projetée par le feuillage.
 " Mon sphinx était comme moi, depuis notre arrivée, placé dans la partie qui n'était pas éclairée, tandis que l'Arabe confiant comme un bienheureux à dix pas de là, en pleine lune."
 " Il n'y avait pas en ce lieu, c'était cet homme qui attirait sur lui l'attention des lions. Je défendis expressément à mon sphinx d'éveiller l'Arabe, persuadé qu'après l'action il serait fier d'avoir servi d'appât même à son insu. Puis je préparai et plaçai mes armes contre l'arbre, et me levai pour mieux observer les mouvements de l'ennemi."
 " Une leur fallut pas moins d'une demi-heure pour parcourir cette distance de cent mètres."
 " Quoique le terrain fût découvert, je ne les voyais que lorsqu'ils levaient la tête pour s'assurer si l'Arabe était toujours là. Ils profitaient d'une pierre, d'une touffe d'herbes, pour se rendre presque invisibles. Enfin, le plus hardi arriva sur le ventre à dix pas de moi et à quinze pas de l'Arabe. Son regard était attaché sur ce dernier avec une expression telle que j'eus peur d'avoir attendu si longtemps. Le second, qui était rasé, à quelques pas en arrière, vint se placer à hauteur et à quatre ou cinq pas du premier. Je reconnus seulement alors que ces deux bêtes étaient des lions adultes."
 " J'ajustai la première; elle vint rouler en rugissant au pied de l'arbre. L'Arabe était à peine éveillé, qu'un second coup abattit l'animal sur place. La première balle, entrée par la gueule, était sortie par la queue; la seconde avait traversé le cœur."
 " Rassuré sur le compte de mes hommes, je cherchai des yeux la seconde lionne. Elle était déhanchée, à quinze pas, regardant ce qui se passait autour d'elle. Je pris mon fusil et l'ajustai. Elle s'assit. Au coup de feu, elle tomba en rasant, et disparut dans un champ de maïs qui bordait le sentier. En m'approchant, je fus averti par ses plaintes qu'elle vivait encore, et ne me hasardai point à entrer, pendant la nuit, dans cette plantation fourrée."
 " Dès qu'il fit jour, je me portai au coup de feu et ne trouvai que des voies sanglantes qui gagnaient le bois."
 " Après avoir envoyé la lionne morte à la garnison voisine, qui lui fit les honneurs d'un festin, je revins à mon poste d'observation de la veille."
 " Peu après le coucher du soleil, le lion rugit pour la première fois, et au lieu de quitter son repaire, il y fit toute sa nuit, criant comme un possédé."
 " Convaincu que la lionne blessée était là, j'envoyai dès le matin du 24 deux Arabes du pays pour sonder le repaire. Ils revinrent sans avoir osé l'approcher."
 " La nuit du 24 fut, comme la précédente, remplie par les rugissements et les plaintes du lion dans la montagne et sous bois."
 " Le 25, à cinq heures du soir, je fis prendre et museler une jeune chèvre, et m'acheminai vers la montagne."
 " Le repaire était d'un accès très difficile. Je finis néanmoins en marchant un peu sur les mains, un peu sur le ventre, par y pénétrer."
 " Ayant rencontré des indices certains de la présence des habitants de ces lieux, je fis démousseler et attacher la chèvre au pied d'un arbre. Ce fut alors une panique des plus drôlatiques chez les Arabes qui portaient mes armes. Se voir en plein repaire de lions dont ils flairaient les émanations, et entendre cette maudite chèvre qui les appelait de toutes ses forces, c'était pour eux une position insupportable."
 " Après s'être consultés pour savoir s'il valait mieux se mettre sur un arbre que sur un rocher, ils me demandèrent la permission de rester près de la chèvre. Cette confiance me fit plaisir, et elle leur valut une place au près de moi."
 " Il n'y avait pas un quart d'heure que j'étais là lorsque la lionne parut; elle se trouva tout à coup à côté de la chèvre, regardant autour d'elle d'un air très étonné; à moi coup de fusil elle tomba sans mouvement."
 " Déjà les Arabes me baisaient les mains, et, pour mon compte, je la croyais bien morte, lorsqu'elle se leva comme si de rien n'était et nous fit voir toutes ses dents. Un des

Arabes qui avait couru sur le coup de feu se trouvait à six pas d'elle. En la voyant se relever, il s'accrocha aux premières branches de l'arbre antique duquel était attachée la chèvre et disparut avec un bruit de tonnerre. La lionne vint expirer au pied de l'arbre, frappée d'une seconde balle au cœur. La première balle était sortie à la nuque, sans briser l'os du crâne."
 " Cette bête n'a, comme l'autre, augmenté l'ordinaire de nos soldats, et je passai la nuit à attendre les rugissements du lion."
 " La mort de ses deux compagnons lui avait fait quitter le pays. Je jugeai à propos d'en faire autant de mon côté, me réservant, toutefois, de revenir tous les ans une fois, dans cette belle vallée d'Orléans, où j'ai rencontré de magnifiques repaires."
 " Et maintenant, mon cher Léon, acceptez, je vous prie, la dédicace d'une de ces deux lionnes, et pardonnez-moi de vous avoir laissé si longtemps sans nouvelles."
 " Votre dévoué frère en Saint-Hubert."
 " JULES GÉRARD."

Voici un exemple frappant de l'effet que peut produire la musique: Le sieur Porquet, corneur à piston de la musique des zouaves, s'était rendu le 1er septembre, avec un caporal de ses amis, dans un lieu situé à environ trois kilomètres de la route de Bidah, qu'on appelle les Grandes Cimes, pour essayer un instrument qu'il venait d'acheter. Le pays en cet endroit, forme une vallée pittoresque, entourée de hautes montagnes, et il s'y trouve un écho magnifique. Arrivés au bout de leur course, après avoir marché pendant plusieurs heures, les deux militaires s'assirent à l'ombre d'un aloué pour prendre leur repas. Il y était depuis quelques minutes, lorsqu'ils virent: un énorme lion arriver à grands pas vers eux. Ils n'avaient d'autres moyens de défense que leurs sabres, armes impuissantes contre un pareil adversaire; la retraite, ce n'était pas possible, car en deux bonds l'animal les aurait rejoints.

Dans cette position périlleuse, Porquet conserve son sang-froid. Il saisit son instrument et se met à jouer un des airs les plus mélodieux de son répertoire: aussitôt le lion s'arrête, dresse les oreilles et prête une attention soutenue. Porquet continue et fait retentir de sons harmonieux l'écho lointain de la montagne: le lion, visiblement impressionné, ploie ses jambes comme pour se reposer, et entre dans une véritable extase. Pendant ce temps, le camarade de Porquet, après avoir constaté les instincts mélomanes du terrible quadrupède, s'éloigne pour aller chercher des secours, et il revient au bout d'une demi-heure, au milieu d'indigènes qu'il avait rencontrés: il était temps. Le courageux musicien, épuisé de fatigue, pouvait à peine encore faire résonner son instrument: il cessa aussitôt. Le lion, voyant paraître une troupe d'hommes, se leva, et s'en alla d'un pas mélancolique, et disparut bientôt à travers les sinuosités de la montagne. Porquet rentra en ville avec le caporal qui l'accompagnait. Il raconta son aventure, et il fut l'objet d'une véritable ovation de la part de ses camarades.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI, 25 OCTOBRE 1850.

Vérite des Colporteurs.

Nous publions dans une autre partie de cette feuille une lettre de monsieur le curé de Lotbinière, qui ajoute à mille autres, une nouvelle preuve que les piédestaux protestants qui parcourent nos campagnes pour y répandre la peste de leurs erreurs, ont recours à des moyens honteusement mensongers. Dans le dernier numéro de la "Missionary Record," publication destinée à faire connaître les opérations de leur Société, dite *French Canadian Missionary Society*, ils avaient, entre autres faits très rapotés, sur la foi de leur Colporteur, qu'un Prêtre avait défigurée la manière la plus étrange un texte de la Bible. Le Colporteur, André Solandt, auteur de l'anc-

dote, faisait dire à ce Prêtre que ce texte, "Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé," ne se trouvait que dans les Bibles protestantes, et que dans la Bible Catholique il était écrit "Celui qui croit qu'il est baptisé, est sauvé." Indépendamment d'autres circonstances invraisemblables dans l'anecdote du Colporteur, ce dernier trait était manifestement mensonger. Aussi l'Éditeur du *True Witness* s'est-il montré absolument incrédule et a-t-il exigé qu'on donnât le nom de ce Prêtre et celui de la paroisse où le fait était supposé être arrivé. Après plusieurs semaines de retard, le *Montreal Witness* s'est enfin hasardé à dire que ce Prêtre était M. Faucher, curé de Lotbinière, et que le fait mentionné par André Solandt avait eu lieu au township de Milton, dans l'endroit appelé le Sault Rouge. En lisant la lettre que M. Faucher vient d'adresser à l'Éditeur du *True Witness* et que nous avons été prié de reproduire, les lecteurs verront si le *Montreal Witness* a abandonné ou non son ancienne habitude de publier faux témoignages.

Notre Exposition Industrielle commença le 17 et continuera pendant les jours subséquents, à être éclose avant-hier au soir. Nous publions dans notre prochaine feuille une liste des prix décernés par les Juges qui y présidaient, nous bornant aujourd'hui à reproduire du *Canadian* celle des encouragements distribués au concours de Québec. L'industrie qui s'essaie montre ce qui pourra être au milieu de nous l'industrie perfectionnée dans les branches où l'esprit d'invention s'exerce.

Les fêtes qui ont inauguré cette première exposition toute nationale, les trois premiers jours, l'ont empreinte dans les souvenirs. Dès le soir du premier jour, un splendide banquet réunissait dans l'une des vastes salles du *Masonic Hall* les principaux citoyens de la ville, les notabilités de diverses classes et celles de l'étranger. Dans ce banquet civique offert par la cité, les sentiments bienveillants de nos voisins envers nous se donnèrent carrière par l'organe de M. Quincy et de M. Putnam, deux fonctionnaires publics et citoyens distingués de Boston; ainsi furent-ils payés d'un juste retour. Le discours que prononça M. Quincy fut surtout brillant d'éloquence.

Des courses de chevaux, des regatta, d's parades militaires, une répétition d'exercices gymnastiques par des sauvages et des pompiers sur le champ de Mars, ont figuré parmi les spectacles qui ont ajouté à l'éclat de cette exhibition mémorable. L'exposition eût lieu dans la halle du marché Bonsecours. Les articles manufacturés, les échantillons naturels et les œuvres d'art y avaient une place distincte, et le tout y était disposé avec ordre et symétrie.

A l'entrée de la vaste salle, on apercevait d'abord les produits de notre agriculture, et des spécimens des diverses denrées de notre commerce, parmi lesquels on remarquait le sucre d'étable dont la manipulation est une perfectionnée, et qui obtient un prix toujours si élevé sur les marchés d'Europe. Cette partie de l'exhibition pouvait en même temps satisfaire et encourager. Les végétaux en général, étaient de qualité à faire honneur à l'horticulture canadienne. L'énumération des objets qui ont obtenu un prix ou engratification à l'exposition, fera voir que l'esprit d'invention s'est appliqué à la découverte de perfectionnements ou même à la fabrication d'instruments aratoires, propres à faciliter le travail agricole dans quelques-unes de ses branches essentielles, ou destinés au confort de l'agriculture.

M. Fleck de cette ville prédisait: une charrette selon le mode écossais, regardée comme un modèle en ce genre. Des voitures de la fabrique de M. O'Mara ont été hautement appréciées; il en fut de même des poêles, dont quelques-uns, fondus sur un plan très ingénieux, offraient en commande tout ce que l'on peut rechercher dans l'usage de cet objet de première nécessité. Ils provenaient de Toronto.

Un harnais double de la facture de M. Morris de cette ville, mérite une mention particulière. Cette pièce était d'une élégance et d'un fini remarquables. Cette exposition en somme doit produire

un effet moral très avantageux. Il y aura désormais pour l'industriel canadien un légitime espoir de mettre un grand jour ses conceptions et de les voir honorées de l'approbation publique. L'exhibition récente est elle-même un avantage aux producteurs qui ont participé au concours. Pour plusieurs d'entre eux, l'insertion de leur nom dans le catalogue des prix décernés leur vaudra une annonce, et sera suivie d'une augmentation de succès dans leur branche respective.

Le jour de l'ouverture de l'exhibition industrielle, un certain nombre de visiteurs se sont plaints de filouteries pratiquées à leur préjudice. Le Comité de l'Exposition s'empressa d'y mettre ordre, et des agents de police se mirent au guet. Un M. Barber de Sherbrooke fut dépêché d'un portefeuille contenant son agenda avec une somme d'argent heureusement peu considérable.

Dimanche dernier, une enquête fut tenue à bord d'un vapeur à Toronto, sur le corps de M. P. M. Deshong, puis continuée à l'Hôtel-de-Ville. Peu après que le steamer *City of Toronto* eut laissé Kingston en trajet vers le haut, le munitionnaire du bateau gagna la chambre de M. Deshong et l'appela; mais celui-ci étant au lit, ne répondit point à l'appel. On le crut endormi, et la chose en resta là jusqu'au lendemain. Une seconde visite à sa chambre le matin fit découvrir qu'il était mort durant la nuit. Le jury d'enquête rendit un verdict en ces termes: "Mort d'apoplexie." On trouva sur le défunt une somme d'un peu plus de cinq piastres. Son corps a été déposé dans une voûte en attendant les instructions de sa famille que l'on a informée de cet événement par la voie du télégraphe. M. Deshong avait donné quelques lectures à Québec sur les mathématiques; il se rendait à Toronto pour le même objet: lorsque la mort le surprit en chemin.

Par une annonce insérée dans le *P. Mail* d'Indiano, à la date du 31 août, M. Deshong est signalé comme l'inventeur d'un mode nouveau de numération par chiffres, suivant lequel on pourrait facilement indiquer aussi promptement qu'il serait possible de l'écrire, la somme totale d'une colonne entière de chiffres avec leurs fractions. Ce résultat serait obtenu au moyen d'une règle particulière sans recourir au procédé ordinaire de l'addition. La règle s'appliquerait à tout ensemble de figures arithmétiques aussi bien qu'aux fractions et à tous les taux de l'intérêt par cent. On ne dit pas si ce secret a été publié, ou si son auteur a laissé des papiers qui en donnent le mot.

De nombreuses constructions en briques et en pierres s'élevaient sur la partie incendiée de Griffintown et redonnaient la vie et l'activité à cet endroit où s'offrait naguère encore à la vue le spectacle de la dévastation. Ce fait atteste l'esprit entreprenant et l'énergie des incendiés qui la plupart sont des artisans. Les murs du palais législatif ont été démolis et les décombres en sont en grande partie enlevés.

La démolition du palais de Justice incendié est achevée et le déblaiement de la place ne tardera pas à être pour la reconstruction du nouvel édifice qui doit le remplacer. Le plan de cette construction est un mystère dont nous croyons inutile de vouloir scruter le motif, laissant cette tâche à ceux de nos confrères que cette affaire semble préoccuper. Mais que l'éclaire en contemplation réponde à l'attente du grand nombre aussi bien qu'à son objet, ce prétendu mystère ne fera qu'ajouter au plaisir d'une surprise agréable, si l'ordonnance générale de la construction nouvelle correspond à l'idée avantageuse que l'on s'en est faite d'après la réputation de l'architecte.

Le *Courrier des Etats-Unis* annonce que la *Revue du Nouveau-Monde*, subsistant le sort de ses devancières à New-York, va cesser de paraître. Les amis de la littérature canadienne ap-

prennent en même temps avec quelque regret que M. le propriétaire de l'*Album Littéraire et Musical de la Minerve* sera aussi contraint d'en suspendre la publication, à la fin de l'année courante, faute d'un encouragement effectif.

Il est bien des personnes en ce pays qui font de la littérature une condition de leur abonnement à un journal politique où, sans doute, il ne doit lui être permis de figurer qu'un second plan; ceci est une singularité d'irréflexion d'autant moins facile à s'expliquer que, sur le grand nombre d'amatrices de productions amusantes parmi nous, il n'en est presque pas qui viennent prêter leur concours au soutien d'une publication purement littéraire, comme l'est l'*Album* de M. Duverny, qu'un peu d'aide ferait vivre de cette existence prospère dont s'honorent toujours la littérature d'un peuple qui prétend en avoir une, et qui tient à la conserver.

Relations des Jésuites.

etc., etc.
 [Nos lecteurs se rappellent cette intéressante brochure, dont nous publions récemment une traduction dans nos colonnes. Nous aimons à reproduire le jugement qui vient d'en porter le *Montreal Herald*. L'écrivain du *Herald* s'est mépris en attribuant la traduction de ce pamphlet à M. J. Viger, au lieu d'en faire honneur au R. P. Martin, Supérieur des Jésuites du Canada. Il a aussi omis de mentionner les savantes notes, les corrections et additions dont le traducteur a enrichi le texte original. Malgré ces petites taches, son appréciation a beaucoup de mérite. En voici la traduction:—]

" Nous avons trop différé de mentionner ce petit ouvrage depuis quelque temps que l'Éditeur nous en a fait l'envoi. Ce livre est d'une importance majeure pour celui qui veut étudier l'histoire des contrées septentrionales de ce continent, en ce qu'il présente un index complet à la collection probablement la plus étendue, la plus laborieuse et la mieux soignée de l'histoire de voyages et de découvertes au milieu des peuplades sauvages, qui ait jamais été publiée; le tout se rattachant à la topographie et à l'histoire naturelle de la Nouvelle-France et des pays environnants. Quelques-unes de ces *Relations* sont devenues extrêmement rares, et la circulation d'un catalogue raisonné de ce genre, aura peut-être pour effet de préserver de la destruction des exemplaires qui peuvent échoir en partage à des personnes qui, sans cela, en eussent ignoré la valeur. Comme nous venons de le dire, l'ouvrage dont il s'agit forme un index, mais on peut se faire promptement une idée de la valeur des récits auxquels il réfère, lorsque l'on réfléchit qu'ils embrassent cette suite d'années pendant lesquelles eut lieu l'exploration de ce Continent par la voie du St. Laurent, des Lacs, et celle du Mississippi, de Québec jusqu'aux Arkansas; et qu'ils concernent l'histoire des membres de cette admirable Compagnie dont les sujets, que nul obstacle n'arrêtait, remontent les premiers le cours du Saguenay jusqu'au Lac St. Jean; qui, les premiers d'entre les blancs, opérèrent une descente sur le père des eaux et firent connaître l'existence de Niagara aux Européens; les premiers géologues qui indiquèrent la source salée d'Onondaga, les mines du Lac Supérieur, ainsi que le pâtre et le charbon de la Nouvelle-Ecosse;—et qui, outre ces manifestations de leur intelligence et de leur fonds scientifique, firent preuve d'un courage inflexible en bravant et subissant de nombreux martyres où s'établait la cruauté la plus ingénieuse que les sauvages pussent inventer pour arracher un gémissant à leur victime. Quelques-uns d'entre eux avaient été longtemps prisonniers parmi les tribus indiennes, lorsque le pays était un pouvoir de l'homme rouge, et ils eurent ainsi des facilités qu'ont eues bien peu de personnes, pour faire une peinture des habitudes natives de leurs possesseurs."

« Un Ami des Lettres » au prochain numéro.

pauvres habitants du Nord. C'est déjà une consolation que de ne pas voir des malheureux en butte aux misères des premiers besoins.
 Nous arrivâmes devant Calcutta, et si je vous peignais toutes les scènes dont je suis témoin, les cheveux vous dresseraient d'horreur. Sur cette terre fertile, Jacques, des milliers d'hommes expiraient de faim, et d'autres hommes les regardaient sans pitié. De la pitié, comment en auraient-ils pu avoir? ils étaient venus chercher de l'or; il suffisait de l'or pour les rendre criminels. Malheureux Hindoux! vous prononcez le nom de vos bourreaux, et vous mouriez sans vous plaindre près de ces magasins immenses que gardait la cupidité.
 Je vis des vieillards vaincus par la faim, oubliant les lois de leur religion, demander un pain pour lequel ils donnaient l'espoir d'une éternelle félicité. Je vis, par un effet contraire, des hommes se réjouir d'un trépas que sur un champ de bataille ils n'auraient su braver; je vis des mères prodiguer en vain à leurs fils les sources de la vie variées par la misère. Et moi, pauvre matelot, je voulais les consoler; mais ils voyaient un Européen, et ils détournaient la vue.
 Qu'il meure avec moi! me dit une mère dont j'avais pris le fils, qu'il meure! la reconnaissance serait pour lui un épouvantable fardeau: pour la vengeance, elle est un crime... Malheureux Hindoux! peuple innocent! mes armes ne parent adoucir votre misère; vous

ne vouliez pas de mes secours, et vous ne croyiez point à ma pitié!...
 Après avoir quitté ces plages malheureuses, nous nous dirigeâmes vers l'Afrique, et je fis en pensant dans quelle intention nous entreprenions ce voyage. C'était pour acheter des hommes. Jacques; ces hommes, nous devions les vendre; et telle est la force d'un infâme usage, que mes compagnons n'avaient jamais pensé que ce fut une action criminelle que d'aller s'emparer de leurs semblables: moi-même, je n'en sentais point toute l'horreur; un événement me la révéla.
 Notre capitaine avait amené avec lui un jeune enfant qu'il chérissait, et auquel de bonne heure il voulait donner l'habitude des manœuvres. Sur lui reposait tout l'espoir de sa famille; sa mère n'avait pu conserver que lui, ses frères avaient succombé aux attaques d'une maladie violente. C'était en pleurant qu'elle l'avait confié à son mari: au moment du départ, c'était avec la plus touchante ardeur qu'elle le lui recommandait. C'est ma vie, disait-elle, c'est toute mon existence! En l'écouter les matelots sentaient leurs yeux se mouiller de larmes. L'enfant était entouré de protecteurs, et de tous il s'était fait des amis. Quand nous arrivâmes, il nous parla sans cesse de son désir de descendre à terre, et de voir cette nature si belle dont la splendeur l'avait frappé dans les campagnes de l'Asie. Le roi de la côte était notre allié, le capitaine n'hésita point à laisser son fils visiter les champs fertiles dont la vue nous en-

chantait. Un matelot l'accompagnait, un noir lui servait de guide.
 La nuit vint, l'enfant ne parut point. Son père, livré à toutes les horreurs de l'inquiétude, parcourut les campagnes des environs pendant une partie de la nuit; l'aurore parut, ce fut en vain que nous visitâmes les bois, les vallées, et que le roi seconda nos efforts. Tout fut inutile: on apprit seulement qu'un parti de Bambaras avait traversé les forêts, et quelques-uns des noirs prétendaient même avoir vu parmi eux un homme vêtu comme les Européens. A cette nouvelle, je fus obligé de soutenir mon malheureux capitaine; une pâleur mortelle se répandit sur son visage, ses yeux devinrent immobiles; il nous regardait avec l'horrible sang-froid du désespoir, et il nous conjurait de lui donner la mort... Bientôt son douleur prit une autre forme, et ses paroles furent plus touchantes: il nous appelait les charmes de son fils; il nous parlait de sa bonté, nous-mêmes il nous faisait pleurer; mais à ces larmes succédaient des cris de désespoir, et tout le village en retentissait. Qu'a donc ce blanc? s'écria près de nous un vieillard courbé comme le poids de ses chaînes; il n'est point comme ses semblables; ses cris ne sont point ceux de la joie. Je lui dis le malheur qui causait notre émotion: un sourire ironique anima son visage. Il a perdu un fils, me dit-il dans un langage corrompu mais expressif; le navire qui s'est éloigné hier m'en enleva trois; on les a armés de mon sein, on m'a fait un crime de mes larmes. Je n'ai pu retenir mes sanglots,

les coups ont redoublé. Eh bien! maintenant je sens à ma joie que je suis vengé. Cet homme souffre une partie de ce que j'ai souffert: puisse-t-il ne jamais être consolé! A ces paroles, notre malheureux capitaine frémot; sous le poids de cette malédiction d'un vieillard, il sent arrêter sa vie. Je lui prodigue mes soins et je le ramène à l'existence; mais je n'essayerai pas de vous peindre ce qu'il éprouva le reste du jour; par un bonheur inattendu, son fils fut ramené vers le soir. Il s'était trouvé un instant prisonnier des Bambaras, qui ensuite l'avaient échangé. Le capitaine, en l'embrassant, fit un serment que je n'oublierai jamais. Puissiez-vous le perdre encore, avant d'être la cause d'un désespoir semblable à celui que j'ai éprouvé! Demain, je pars; je ne souille plus ces rives de la présence des blancs. Vieillard, dit-il, à l'infortuné qui l'avait maudit, que tu leçon serve à tous les Européens; j'achète la liberté, et, puisque je ne puis te rendre tes enfants, je veux que tu revoies ta patrie.
 Le lendemain, nous allâmes trafiquer de l'ivoire et de la poudre d'or dans le royaume voisin, et la fortune nous sourit. Ce genre de commerce, qui convenait mieux à mon cœur, ne réussit cependant point complètement; les bénéfices que devait faire le capitaine diminuèrent beaucoup, et nous allâmes à Cadix dans l'intention d'entreprendre un second voyage. J'étais alors bien décidé à revoir la France, dont je me trouvais si rapproché; mais, je l'avouerai, le désir d'accroître mon aïssance, l'espoir de rendre Marie plus heu-

reuse, les prières de mon capitaine, et la passion fineste des voyages, dont je n'avais point tout à fait triomphé, tout m'entraîna, quoique j'eusse atteint l'époque du retour. Je revins en France, et je demandai encore une année pour venir me fixer à jamais dans le lieu de ma naissance. Le vent nous obligea à partir avant que j'eusse reçu une réponse que j'espérais devoir être tout à fait favorable; j'étais sûr, Marie, de ta constance, les vœux de tes parents pouvaient seuls m'inquiéter; mais je ne sais quel désir de voir des contrées nouvelles m'avenglaît encore.
 Nous avions résolu d'aller aux îles des Amis, trafiquer du bois de Sandal. Tout nous promettait un heureux voyage: nous atteignîmes rapidement les vents alisés, nous passâmes la ligne sans tempêtes; mais bientôt des vents furieux nous entraînaient, nous ne pûmes atteindre le groupe d'îles que nous cherchions, et nous voguions avec incertitude sur l'Océan du sud.— *A continuer.*
 Ne croire à ses talents que pour en remercier Dieu, c'est, en quelque sorte, sanctifier l'amour-propre.
 La confiance du sage en lui-même diminue à mesure que son savoir augmente, comme l'ombre du soleil décroît avec son élévation.
 Les célébrités se montrent presque toujours entourées de sottis; ceux qui aiment à se faire voir se rapprochent de ceux qu'on regarda.